

ATELIER D'ÉCRITURE DU CONTE

MONTÉ ET ANIMÉ PAR

ISABELLE BUISSON

DES ATELIERS D'ÉCRITURE À LA LIGNE

À LA BIBLIOTHEQUE DE NEMOURS

DU 22 SEPTEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 2012



Ont participé à cet atelier d'écriture :

- **Josné Babot**
 - La loi de la jungle** p. 4
 - Le chant de la sirène** p. 9

- **Blandine Champniers**
 - La création de la Terre** p. 13
 - Ramsès** p. 15

- **Odette Jockmans**
 - Annabelle Endormie** p. 17
 - Conte fantastique** p. 22

- **Laurence Laffitte-Goncalves**
 - Un joli petit poussin** p. 25
 - Comment est né le verbe Aimer** p. 29

- **Virginie Lanouguère-Bruneau**
 - Le médecin, l'avocat et le poète** p. 32
 - La belle du désert vivant** p. 42

- **Julie Meynard**
 - Mr Dyck and Lady Pussy** p. 50
 - Conte sur le thème des origines** p. 52

- **Tania Vergara-Babot**
 - Marirèneville** p. 55

CONTES DE JOSNE BABOT

La loi de la jungle

Dans une contrée lointaine, loin loin très loin même au-delà de l'imaginaire. Pays où les animaux sauvages de la forêt sont rois. Les hommes hésitent à s'aventurer au risque d'être le délicieux repas des reptiles géants. La forêt et la faune verdoyante faisant objet d'abris et de demeures à des milliers d'insectes.

Un jour, un énorme boa se demanda, je suis le plus gros, le plus long, le plus beau, mais aussi le plus fort des reptiles, pourquoi n'aurai-je pas des serviteurs à mon service, comme ça je serais leur chef, je pourrais les menacer de surprendre leurs petits pendant leur sommeil et je pourrais les manger.

- Moi aussi dit le guépard je pourrais être le chef, je suis le plus rapide.

- Holla, holla les amis, arrêtez vos plaisanteries, rugit le lion. Tu es peut-être le plus rapide, mais moi le plus fort.

Du côté des arbres, le baobab consulte son voisin le fromager.

- On se connaît depuis la nuit des temps.

Nous aussi avons des arguments à faire valoir pour être le chef des arbres. On est vieux de plusieurs siècles, on connaît et annonce les saisons grâce à nos feuillages qui permettent aux oiseaux de construire leurs nids sur nos branches.

Le manguier, quant à lui, répond, vous pouvez vivre plusieurs siècles, mais moi je peux nourrir qui je veux avec mes fruits. Donc, d'accord pour choisir un représentant.

- Si les animaux choisissent un chef et les arbres en choisissent également un, de là, on pourrait demander à avoir un chef par catégorie et tous les chefs élus éliront un président.

- Pour éviter des jalousies et favoritisme, le mieux, c'est d'organiser des élections pour choisir les élus. Et non pas désigner des amis, murmura la petite chouette. S'ils sont désignés et qu'ils sont incompetents, ça n'arrangerait rien, ce serait de notre faute pour ne pas avoir décelé sa faiblesse.

- Mais s'ils sont élus et qu'ils sont toujours incompetents, ce sera de leurs fautes pour avoir vu plus grand que leurs possibilités. On pourrait leur demander des comptes.

Le Boa sachant qu'il a une certaine impopularité, surtout chez les insectes et les rongeurs, sait qu'il n'a aucune chance de gagner.

- Des élections ? C'est quoi cette chose !

- Ici c'est mon royaume, je dicte mes lois et mes règles. Je serai le chef que vous le vouliez ou non.

Le rhinocéros secoua la tête et dit à l'éléphant.

- T'as vu ça, il n'est pas encore élu qu'il est déjà devenu un dictateur.

- Il ne peut pas nous imposer sa loi, il oublie qu'il n'a pas de

patte, s'il continue, on lui marche sur sa queue, on le piétine et on l'écrase.

- Je suis trop gros et je suis obligé de me nourrir. Avoir des serviteurs, ce serait l'idéal, mais si vous voulez la guerre, vous l'aurez. Ce sera la loi du plus fort sur les plus faibles et du plus gros sur les plus petits. C'est à chacun de rester sur ses gardes pour m'éviter et ne pas se laisser surprendre.

A l'annonce des propos du boa, c'est la grande panique. Les souris qui n'apprécient pas du tout les paroles du reptile géant partent en courant vers leurs trous en disant, sauve qui peut.

- Moi, Petit Papillon, et mon cousin, Ptérophore blanc, cria de toutes nos forces, Oui Sauve qui peut, si vous voulez vivre.

- Surtout toi Ptérophore blanc, tu es un genre de papillon très rare.

- J'ignore où je vais, mais je pars quand même.

- Hé hé ARRÊTEZ- PARTEZ PAS !!! Toi le vieux singe, on dit que tu es un vieux sage, dis leurs qu'ils ne risquent rien, dit le boa.

-Quiiii moiii ? Mon pepetit fi fils a a étéé tuué par ton venin et et t'a servii de repaas. Et tuu veuux queee jeje paarlee en ton nom. Je je re regrette c c c'est non, rétorqua le vieux sage.

Petit Papillon transporter en lieu inconnu par une petite brise de vent a perdu les notions du temps, comme dans un état second, il ignore même comment il est arrivé à cet endroit.

A travers des feuilles, un espace annonçant un faut jour. Une fenêtre sur l'extérieur de la forêt.

- Ohhhh !!! Oh my god !!! Incroyable, magnifique cette oasis.
- Quelle merveille ! Température tempérée. Jardin première classe, avec un air de printemps.

En cette magnifique matinée, après avoir été chenille et traversé cette rude période d'hivernage tropical où la vie était plus ou moins terne, enfin une belle journée. Le soleil brille de tout son éclat. La nature vient enfin nous offrir un bouquet de sa beauté. Après la rosée du matin, Petit Papillon aperçoit des fleurs et coquelicots beaucoup-beaucoup de fleurs multicolores, à perte de vue, qui poussent dans le jardin. Il s'enivre des odeurs parfumées qui envahissent ses sens et sans parler de cette lumière d'azur qui fait tourner la tête. Les oiseaux chantent leur bonheur. Ils vont et viennent en passant d'un arbre à l'autre.

Au bord de la rivière, papillons, abeilles et libellules jouent à butiner à celui qui goûtera le plus de substances, de sève sucrée, des fleurs jaunes, d'iris et de nénuphars flottant dans l'eau fraîche et limpide, du lac, les grenouilles faisant trempette au bord de l'eau. Les hirondelles volent et déploient leurs ailes entre terre et ciel au-dessus des prés. Une vraie vie paisible. C'est peut-être ici le jardin d'Éden.

Et dire qu'à l'intérieur de la forêt, l'orage gronde. Une guerre sans merci oppose les candidats à l'élection. Les peuples d'animaux se choquent et se s'entrechoquent et le brasier incandescent est prêt à s'embraser. Tout ça, juste pour désigner un représentant.

Quand il pense à ses amis restés sur place, ça trouble la visibilité de ses pensées. Il a le cœur qui saigne. Parfois, il se souvient de l'époque où il était chenille et la petite voix de sa maman qui disait : La vie est fait ainsi, c'est à nous de surmonter les épreuves et les expériences de notre quotidien.

Le matin , on a deux choix : soit on se lève pour essayer de réaliser tes rêves de chenille, pour un jour devenir papillon et voler. Pour cela, éviter les pièges du quotidien. Soit, on se recouche pour continuer à rêver, être une proie facile et servir de vitamines aux oiseaux.

Quand il pense à ses amis restés dans la jungle, il y a en lui un énorme manque. Une forme de déséquilibre. Lui en sécurité dans cette oasis et les autres restés à la merci des prédateurs.

Ses amis, c'était comme une solide chaîne de solidarité Et voilà, avec les menaces de Messieurs boa, les maillons qui les tenaient ont lâché. Lui emporté au gré du vent et les autres restent accrochés à cette chaîne prêts à servir de délicieux repas de ce méchant reptile.

A ce moment, il pense à un proverbe qu'un autre papillon disait "ALES JACTA EST", les dés en sont jetés. Il faut en accepter la suite. Accepter le sort de la vie, même si la suite est fâcheuse.

Et depuis ce jour, toujours pas de chefs pour protéger les plus vulnérables.

--- C'est là qu'est né le dicton - « LA LOI DE LA JUNGLE ».

Le chant de la sirène

Ce soir-là, c'était une vraie nuit d'automne. Le mistral soufflait en rafale dans les branches et emballaient sur son passage les feuilles mortes.

Victime du vent glacial venu du nord, les arbres dénudés de leur feuillage frissonnant devant les mystères de la nuit, seul allongé sur la terrasse dans un lit froid face à la mer, j'espérais entendre le chant des sirènes. Avec le murmure sourd du bourdonnement de la houle tout le long du littoral, les creux des vagues de 3 à 4 mètres venaient s'échouer sur les coraux au large du cap.

Le phare faisant office de guide à nos valeureux navigateurs et depuis des siècles tenait toujours bon. Dans l'écran noir fumée de la brume, tout est sombre. Le ciel même pas étoilé, je vis défiler une zone d'ombre et cette image se transforma peu-a-peu en silhouette. Ohhh une sirène, oh jolie sirène ! Ta beauté fracassante, ton sourire rayonnant éclairent même la faune intérieure qui sommeille en moi. Ta peau satinée et bronzée me laisse croire à la douceur de ton corps.

On parle souvent de chants des sirènes, chante moi une sérénade, avec des mots d'amour, ça pourrait réchauffer mon cœur glacé.

Sans mentir, je te jure, cette nuit, avec ce temps précaire, pas besoin de jumelle.

Sans chemisette, je ne vois rien de confidentielle .Et surtout, tu fais tendance culturelle.

Bien sûr, tu es un vrai top model et vraisemblablement la plus belle. J'imagine ton baiser, ça doit être plus doux que le miel. Vois mes larmes et écoute mes prières, toi petite sirène, divinité redoutable, qu'on ne voit seulement en rêve. Ce rêve, ce doux rêve que je n'échangerais pour rien au monde, ta bouche pulpeuse et si tendre me fait tourner la tête. Je t'offre un tendre baiser sur tes lèvres. Tes mains si parfaites caressant mon visage puis tu fermes les yeux pour ancrer mon image dans ton souvenir. Ta peau si douce que mes mains ne pouvaient s'empêcher de te toucher. Je plaçais tendrement mes mains sur ton cœur pour sentir ses puissants battements qui faisaient vibrer tout ton corps. Mes yeux éblouis par tant de beauté et ton regard si profond me troublaient dans les profondeurs de ton être si parfait. Moi qui avait tant rêvé de sirènes, je t'avais enfin retrouvée.

L'aube du jour va bientôt nous saluer. Avant de nous quitter, dis-moi d'où viens-tu ? Avec cette tempête, tu t'es peut-être perdue ? Où est ton océan préféré ? ATLANTIQUE ? PACIFIQUE ? Et ton île adorée. C'est quoi ? BOURBON, avec ses parfums de vanille. MADININA, l'île aux fleurs, KARUKERA, l'île aux belles eaux, JERSEY, la grande île, où BELLE-ÎLE-EN-MER ,peut-être. A moins que ce soit TUMOTU, la perle du Pacifique ?

Tu vas bientôt partir pour affronter à nouveau les océans jusqu'à ta prochaine escale. Il est temps de te garder en mémoire. La porte de mes pensées t'est réservée pour

toujours.

Pour ta prochaine visite, je connais déjà la chanson que je chanterai.

{ todo el amor que yo siento por ti / tout l'amour que j'ai pour
toi } ♪ ♪ ♪♪ ♭ ♪♪ ♪ ♪♪ ♭ ♪
je l'ai composé moi-même, rien que pour toi.

A BIENTÔT ma jolie sirène, soit sage et reviens vite.



!!!

**CONTES DE
BLANDINE CHAMPNIERS**

La création de la Terre

Au début de l'univers, seul le Ciel envahissait le monde. S'ajoutèrent des planètes rondes comme des ballons. Mais ces planètes étaient dans le noir, sombres, froides, éloignées les unes des autres.

Un jour....enfin une nuit, la Lune arriva. Qu'est ce que la Lune ? Une autre planète mais qui n'était pas comme les autres. Il semblait qu'elle changeait régulièrement, tantôt sombre, tantôt partiellement éclairée, tantôt lumineuse.

Lumineuse....lumière ?! Mais qu'est ce que cela ? D'où cela vient-il ? On la voit mais on ne peut pas la toucher.

Alors bientôt, derrière la Lune, les planètes virent une plus grosse planète, elle aussi ronde, mais jaune, brûlante et éclatante avec autour d'elle de longs traits aussi lumineux qui permettaient aux planètes de se voir entre elles mais aussi de découvrir une planète bien curieuse car toute bleue. Bleue, comme si le Ciel s'y reflétait ! Alors qu'était-ce cette planète ? Pourquoi ce reflet ? Bleue mais liquide ! Liquide ? Que voulait dire cela ? Quand on se rapprocha de plus près, à certains endroits, on ne vit pas que la couleur bleue mais aussi verte, brun ou rien ! Rien ? Non, c'était transparent ! Toute la planète était ainsi avec ces différentes nuances de couleur, recouverte d'eau. L'eau transparente devenant bleue, verte...

Puis le Soleil, ainsi se nommait la planète jaune qui était si grosse et si brûlante, se mit à chauffer cette planète. Petit à

petit, l'eau disparaissait à certains endroits et une matière de couleur brune, beige, grise apparut.

C'étaient des matières différentes : sable, rochers, et....terre....terreterre !!

Terre, voilà le nom que prit cette planète. Grâce à l'eau et au soleil, la planète Terre commença à chauffer. D'autres couleurs apparurent : vert...des forêts, rouge, violet, mauve, rose...des fleurs...

Quand tout cela fût prêt alors les petits hommes sont venus !

Ramsès

Mes grands-parents sont morts. Leur maison, où j'ai passé mes vacances, va être vendue.

Non ! Je ne peux pas accepter. Plusieurs semaines passent, j'accompagne ma mère dans cette dernière maison familiale, où j'ai tant de souvenirs heureux, entourée des nombreux chats qui vivent ici et en liberté : Minette, Pimeponly, Ramsès, Minouche, Grizouil y en avait tellement !

Quand nous arrivons au portail du jardin, l'automne est là comme si la mort revêtait un manteau de feuilles fânées, vieilles et que tout s'était arrêté. Nous entrons dans la maison et nous constatons le silence ! Où sont les chats ?

Je cours dans toute la maison : plus personne ! Plus un chat ! Où sont passés les chats ?

Je prends l'escalier de bois qui mène au grenier à grains, ce grenier où ma grand-mère m'emmenait. J'y trouvais des tissus, des vieux vêtements et des malles qui contenaient plein de trésors. J'ai peur....peur que je ne m'explique pas. J'ouvre délicatement la porte qui grince.... Ramsès est là !

Ramsès le chat gris, fidèle à la maison, est là.....momifié avec son collier rouge autour du cou...comme frappé par un éclair ! Arrêt sur image !

CONTES D'
ODETTE JOCKMANS

Annabelle Endormie

A l'annonce de la naissance imminente toutes les femmes de la famille entourent la jeune mère. Ce sont ses sœurs, ses tantes, sa marraine, ses deux grands-mères et la très vieille voisine quasiment chauve et totalement édentée. Il ne faut jamais oublier de l'inviter de crainte qu'elle jette un mauvais sort pour se venger de ne pas être conviée aux événements de la famille.

Autour de la jeune femme manque sa mère qui est morte en la mettant au monde. Toutes les femmes craignent secrètement que la mort la frappe aussi.

Mais le sortilège ne se manifeste pas. L'accouchement se passe bien. Une petite fille voit le jour.

Ses beaux yeux grands ouverts découvrent tous ces visages penchés sur elle. Les sourires sont chaleureux et les regards joyeux.

« Comme elle te ressemble » dit une sœur à une autre « à toi aussi » réplique la troisième des six. Chacune des femmes se réjouit de se trouver une ressemblance avec la belle enfant, prénommée Annabelle.

Les deux grands-mères font part de leur certitude qu'Annabelle aurait à elle seule toutes les grâces accordées aux femmes de sa famille.

« Elle sera musicienne, philosophe, danseuse, latiniste, chanteuse, aquarelliste, brodeuse et merveilleuse pâtissière ». Même la vieille voisine se réjouit aussi.

« Elle a pas beaucoup de cheveux et pas de dents du tout, tout à fait moi » s'exclame-t-elle enchantée.

« Ne parle-pas de malheur vieille voisine » s'écrit la maman.

« Elle sera juste comme moi un jour, édentée, chauve et veuve, son prince sera mort. Elle sera vieille aussi un jour, c'est tout, c'est sa destinée, ce n'est pas un malheur...à moins qu'elle ne devienne jamais jeune fille pour rester belle ».

Personne ne réplique à cette tirade, Annabelle a toute la vie devant elle, une vie de belle princesse.

Tous les dons qui lui étaient promis s'accomplissent.

Elle enchante son entourage par ses talents, sa gentillesse et sa joie de vivre. Ses seize premières années se passent dans la perfection et l'harmonie de sa vie de belle princesse blonde aux yeux bleus, princesse très aimée et très protégée de tous les chagrins de l'existence.

C'est un dimanche, un dimanche d'hiver, il a beaucoup neigé, au retour de la messe Annabelle qui a pris froid souhaite s'allonger sur son lit. Elle se réchauffe petit à petit. Une chaleur moite se propage le long de ses cuisses. Elle passe sa main entre ses jambes et découvrant sa paume ensanglantée pousse un cri d'effroi qui est entendu de tous.

Tous accourent à son chevet pour la découvrir morte ! Elle est morte de peur, personne ne lui avait parlé des menstrues,

c'était une épreuve insurmontable et trop effrayante à vivre. Elle avait pensé qu'elle se vidait de son sang et mourait.

Sa mère la touche « Elle n'est pas morte, elle n'est pas morte, elle est chaude et regardez son cœur bat »

Elle n'est pas morte. En effet elle n'est pas morte. On la secoue, on lui parle, rien n'y fait. Annabelle fait la morte. Annabelle dort.

Annabelle dort. Tous se résignent à cet état végétatif de leur belle princesse, leur princesse endormie. Annabelle dort, Annabelle rêve.

« Il y a beaucoup de monde autour d'elle, elle souhaite s'en éloigner, prendre de la distance. Il lui suffit de donner un petit coup de talon pour être en état de lévitation. Elle s'élance gracieusement dans l'espace, rejoint la campagne environnante, se déplace comme une danseuse. Elle contemple avec ravissement les vallons verdoyants, la petite rivière qui passe devant une chapelle qu'elle affectionne et attend de voir arriver une biche et son faon qui viennent se désaltérer. La cloche de la chapelle vibre et sonne au souffle tiède du vent bienfaisant »

Ce rêve anime les traits de la belle endormie, les coins de sa bouche se sont relevés dans un sourire de bien-être.

D'autres rêves ne lui procurent pas ce même plaisir, son front lisse se froisse légèrement.

« Annabelle passe ses mains sur ses jambes, de haut en bas, de bas en haut et y ressent la poussée des petits poils qu'elle

va devoir raser. Elle savonne ses jambes et y passe la lame de rasoir comme le lui a appris sa marraine. Mais quelques poils restent présents aussi lui faut-il utiliser une pince à épiler. Elle tire sur un poil et ce qui vient est un serpent, vif, vigoureux, une couleuvre ! Elle laisse tomber la pince et quitte son rêve, effrayée et dans l'incompréhension totale »

Si Annabelle n'était pas endormie dans un coma choisi, elle aurait poussé un cri de terreur qui aurait attiré tout le monde.

Annabelle dort. Elle est restée dans la beauté de ses seize ans. Elle ne sera pas confrontée aux affres de la maturité qui lui semblent un chemin de croix. Son sommeil la protège du monde.

Annabelle a 116 ans. Les gens qui viennent régulièrement la voir sont les arrières petits-enfants des personnes qui ont assisté à ses seize premières années et à son endormissement qui désormais n'inquiète plus.

C'est un dimanche, un dimanche d'été, un visiteur inattendu se présente au portail de la grande demeure. Il est le cousin germain d'un jeune homme prénommé Hector, il se nomme Ulysse. Une fois introduit dans les lieux, il interroge son coussin « Est-il vrai Hector qu'une belle princesse dort ici depuis un siècle déjà ? ». « Oui Ulysse, désires-tu la voir ? ». « J'en serai ravi ».

Au chevet d'Annabelle Ulysse tombe à genoux, il est aussi tombé en Amour. Il pose sa tête sur le buste de sa bien-aimée, puis doucement lui murmure les mots enchanteurs de l'amour pur et éternel. « Je vous aime pour la vie » Enfin il pose un

baiser sur les lèvres de la belle jeune fille. Annabelle lui rend son baiser, elle a ouvert les yeux, elle soupire « Vous êtes enfin venu mon Prince ». « Je m'appelle Ulysse ». Ulysse est un jeune diplômé de l'école de médecine. Il assied sa belle dans un rocking-chair. Elle regarde autour d'elle et s'extasie de ce qu'elle découvre.

Nous sommes en l'An 2000, c'est ce qu'on lui apprend parce qu'elle s'étonne de tout ce qu'elle voit. « Mon cher Ulysse comme vous êtes curieusement vêtu ! » « Je porte un jean, c'est très pratique mais très à la mode aussi ! » « En effet vous n'êtes pas le seul dans cette pièce à en porter...ainsi que vos drôles de chausses ! » « Ce sont des baskets, c'est très pratique et... » En riant elle continue pour lui « et à la mode aussi ! ».

Sur une table basse il y a un écran de télévision allumé qui la fascine. On lui explique ce qui en est, tout comme de l'ordinateur qu'Hector consulte.

Son enchantement de ces découvertes est immense.

« Que vous avez bien fait Ulysse de venir seulement maintenant. Je vais adorer vivre avec vous en cette si belle époque ».

Conte Fantastique

Elle était si belle qu'elle fut nommée Isabelle.

L'ovale de son visage était idéalement parfait, l'arc formé par ses sourcils mettait en valeur ses yeux bleus en amande, brillants et rieurs. Sa petite bouche bien ourlée offrait toujours un sourire doux, ses lèvres entrouvertes dégageaient des dents perlées. Isabelle était la fierté de ses parents.

Ce matin elle pousse un hurlement en se voyant dans son miroir. Une grosse touffe de poils lui est poussée sur la joue droite, les poils ont une grande racine. Ses parents l'ont rasée au plus près mais le dégât est apparent « On ira voir le médecin ».

Des poils poussent sur l'autre joue et sur le haut du corps, des poils qui sentent fort mauvais.

Isabelle n'est plus si belle.

Les jours suivants elle se trouva couverte d'une épaisse toison et commença à bêler « Belle, bête, bée, bée ». Les parents décidèrent de la cacher à la campagne. Ainsi désormais elle est parquée sur un carré de pelouse. Les parents se doutent qu'ils sont bien punis d'avoir mis au monde une si belle enfant « Nous n'aurions jamais dû lui dire si souvent combien elle est belle et ajouter : belle pour son malheur, tous les hommes se la disputeront ».

Isabelle est devenue Isabeau dans le corps d'une grosse brebis

à la campagne. Une brebis aux yeux tristes, en amande. Une
brebis aux yeux bleus

CONTES DE
LAURENCE LAFFITTE-GONCALVES

Le joli petit poussin

Mondion était le plus joli des poussins de la couvée. Toutes les poules enviaient l'heureuse maman d'avoir mis au monde un être aussi beau et délicat. Ses frères et sœurs l'adoraient. Toute la basse-cour l'admirait. La vie commençait plutôt bien pour ce charmant petit gallinacé. Quoi désirer de plus lorsque l'on naît au printemps, que l'on possède la jeunesse, la beauté, et que l'on est aimé de tous ! Mondion ne nageait pas seulement dans la mare avec ses copains les canards, mais aussi dans un bonheur parfait, en totale insouciance...

Mais cela, c'était avant que l'enfer ne surgisse dans le poulailler. Alors que le chant du coq (le père de Mondion), n'avait encore réveillé personne, des hommes, chaussés de grandes bottes noires firent irruption dans le poulailler. Tout se déroula très vite. Avec des gestes brutaux, ils séparèrent les mamans poules de leurs poussins. Celles-ci désespérées imploraient : « *Non, pas les enfants !* » Leurs hurlements couvraient les piailllements des petits, terrorisés par ces bourreaux insensibles qui les arrachaient des ailes de leur mère pour les entasser dans des caisses. Le père de Mondion, le coq, avec un courage exemplaire, se jeta sur un des hommes chaussés de grandes bottes noires, mais un coup de pied d'une extrême violence l'envoya s'écraser contre le mur. Mondion, aplati, avec ses frères, ses cousins et ses voisins de couvée dans cette boîte sombre pleurait à chaudes larmes : « *Maman, maman, où es-tu ? Je veux ma maman.* »

Un moteur démarra et le camion se mit à rouler. Les sanglots, les lamentations ne cessèrent jamais durant tout le voyage. Il faisait si noir, si froid, si soif et si faim, au fond de ces caisses qui se transformaient au fil des kms en cercueil pour les plus faibles. Puis, comme toujours, la volonté de vivre allait reprendre le dessus, et toutes ces petites boules jaunes, qui ne demandaient que ça, vivre, allaient très vite réagir. Les plus costauds prirent sous leur protection les plus chétifs. D'autres, un peu plus vieux, se transformèrent en de vraies mamans pour les plus jeunes. La vie tant bien que mal allait rejaillir.

Durant tout le trajet, les mêmes questions revinrent sans cesse : « Qui sont ces méchants hommes chaussés de grandes bottes noires ? Pourquoi nous ont-ils enlevé à nos parents ? Où nous emmènent-ils ? Pourquoi sont-ils si violents, si insensibles à notre désarroi ? Soudain, une petite voix fragile s'échappa du tas de plumes : *« Je me souviens que mon grand-père, lorsque je n'étais pas sage au poulailler, me racontait une histoire qui me terrorisait. Il prétendait que si j'étais méchant, des hommes chaussés de grandes bottes noires viendraient me chercher pour m'emmener dans un endroit où, soit je deviendrais une poule bonne qu'à pondre, coincée parmi des milliers d'autres sous une lumière aveuglante nuit et jour, soit je finirais au fond d'un four. »* Tous les poussins se mirent à pleurer, certains se demandant pourquoi un sort aussi horrible leur était réservé. Qu'avaient-ils donc fait pour mériter ça ? D'autres pensaient que tout cela n'était pas possible, l'homme ne pouvait pas tant manquer de cœur. Certains s'étonnaient : on ne peut pas naître juste pour

souffrir et mourir. Il paraît que les humains ont un Dieu, ils disent qu'il est bon et qu'en plus il affectionnerait les animaux !

Le lendemain matin, après une nuit pleine de cauchemars pour ces malheureuses créatures, le camion s'arrêta enfin. Quel soulagement de ne plus entendre ce vrombissement incessant, les poussins allaient enfin pouvoir déployer leurs petites ailes et respirer autre chose que cette puanteur de mort et d'excréments. Seulement, le pire était à venir : la neige, de grands bâtiments gris et une immense cheminée qui n'arrêtait pas de cracher de la fumée, à tel point que les poussins ne savaient plus s'ils recevaient sur leur duvet des flocons de neige ou de la cendre. « Poule pondeuse ou poule au four » répétait Mondion, quel sort lui était-il réservé ?

Le sort en a voulu ainsi et il devint une machine à pondre, sachant pertinemment que s'il n'arrivait pas à atteindre l'objectif, au moins un œuf par jour, le chemin de la cheminée lui serait ouvert. La terreur régnait donc dans ce drôle de bâtiment où étaient parqués tous ces poussins voués bientôt qu'au rendement : pondre, pondre, pondre...sinon la mort. Comme elle était loin l'odeur de la paille fraîche du poulailler.

Un matin, alors que le fils d'un des hommes aux grandes bottes noires s'aventura dans le baraquement où se trouvait Mondion, le poussin si mignon attira toute l'attention du jeune garçon. Depuis combien de temps Mondion n'avait plus vu se poser sur lui un regard aussi attendrissant : « *Tu es bien trop mignon pour mourir* » déclara l'enfant. Il prit alors Mondion et le cacha dans la poche de sa veste. Il l'emmena sur son vélo et le déposa ensuite sur un chemin qui menait droit à une ferme.

Mondion rejoignit la basse-cour où il retrouva des congénères. Personne ne crut à son histoire d'homme aux grandes bottes noires, et encore moins à celle de l'énorme cheminée : « *Impossible que l'être humain soit aussi cruel* » pensa l'ensemble des animaux. Mondion décida alors de se taire définitivement : ce passé a eu le temps de passer...mais il lui était passé dessus !

En mémoire aux enfants victimes de la Shoa

Comment est né le verbe Aimer ?

A l'origine, les deux parties du monde existantes se partageaient le même langage. Cependant, il était utilisé de manière bien différente : le langage du Sud se chantait et jaillissait telle l'eau d'un jeune ruisseau. Celui de la partie Nord était saccadé et le vocabulaire beaucoup moins riche que celui du Sud.

En voici l'explication : au Sud, l'air était si doux que la bouche des Hommes de cette partie du monde pouvait s'ouvrir sans crainte d'être gelée. Alors que les gens du Nord, eux, étaient beaucoup moins bavards. Le froid en était la cause. L'air glacial pénétrait dans la région buccale dès qu'ils souhaitaient parler, la langue se glaçait et se figeait. Ainsi transis de froid, il était impossible d'articuler. C'est pour cela qu'ils évitaient de trop parler faisant toujours court dans leurs explications.

Une réunion entre le Nord et le Sud fut bientôt organisée pour introduire un nouveau mot dans le langage universel : il s'agissait du verbe aimer.

Les Hommes du Sud, toujours prêts à parler, ouvrirent la séance : « *Nous souhaitons que le terme aimer intègre notre langage à tous. Ce mot pourrait expliquer à lui seul un regard langoureux, un frisson agréable, une sensation de bien-être, un fort battement de cœur, un tremblement au niveau des jambes, un sourire béat. Mais il pourrait aussi traduire le chagrin, l'attente insupportable, le manque invivable. Voilà, tout cela, et même plus voudrait dire aimer.* » Applaudissement de la part de tous les Hommes de la partie Sud.

Quant aux Hommes de la partie Nord, leurs propos furent bien autres. Froidement, ils exposèrent leur point de vue : « *Trop de blablas de la part des Hommes de la partie Sud* » Il est à préciser que les Hommes de la partie Nord avaient le cœur aussi froid que leurs températures. « *Nous intégrons donc le mot aimer dans notre vocabulaire universel, mais, pitié, faisons plus concis : j'aime le saucisson. Voilà, c'est tout !* »

Tollé général de la part des Hommes de la partie Sud. Comment est-il possible de mettre le même mot pour aimer quelqu'un et aimer le saucisson. Malgré leur désaccord le verbe aimer fut quand même intégré dans le vocabulaire universel. Les gens de la partie Nord quittèrent rapidement l'hémicycle, parler de saucisson leur avait donné faim. Tandis que les gens du Sud refusèrent de déjeuner, l'appétit étant coupé.

On raconte que depuis cette réunion, les Hommes de la partie Sud et ceux de la partie Nord ne s'aiment pas...

N.B - Si l'on prend le verbe aimer en langue française : on aime une personne comme on aime le saucisson. Tandis qu'en Italie par exemple, je t'aime se dit : « *Ti amo* » alors qu'aimer le saucisson se dit : « *Mi piace il salame !* »

CONTES DE
VIRGINIE LANOUGUÈRE-BRUNEAU

Le médecin, l'avocat et le poète

Il était une fois, trois frères. L'aîné s'appelait Adam. Il était grand, fort et intelligent. Dès sa naissance, ses parents avaient été ravis de le voir s'inviter dans la famille et très confiants pour son avenir. Le cadet s'appelait Abel. Il était grand, fort et intelligent. Là encore ses parents avaient été ravis de sa naissance, bien qu'ils eurent préféré une fille. Mais le petit homme était là et ses parents étaient confiants pour son avenir.

Les parents élevèrent leurs deux fils avec beaucoup d'amour et d'attention. Ils vivaient dans une maison modeste mais confortable, au milieu d'une forêt majestueuse peuplée de chênes centenaires, de cerfs élégants et d'autres créatures admirables.

Lorsque les deux garçons eurent une dizaine d'années, leur maman tomba enceinte une troisième fois. Elle avait bon espoir que ce fut une fille cette fois. Pourtant, si c'était un garçon, beau, fort et intelligent comme les deux premiers, elle l'aimerait malgré tout.

Le nouvel enfant fut attendu, pendant neuf mois, comme il se doit. Quelle ne fut pas leur déception lorsqu'il sortit du ventre de sa mère. C'était un garçon. Il était petit, maigre et roux. Ils l'appelèrent Icare.

Sa mère pleura longuement devant ce petit homme dont elle ne savait que faire. Mais elle vit un matin Icare la regarder avec une si grande tendresse, qu'elle décida de l'aimer quand même.

Les trois frères grandirent dans la demeure modeste mais confortable de leurs parents, au sein de l'immense terrain de jeux, qu'était la forêt qui les entourait. Ils étaient heureux et donnaient pleine satisfaction à leurs parents. Les aînés surtout, car Icare était un enfant bizarre.

D'abord, il était très mauvais à l'école. Il était très futé lorsqu'il s'agissait de débusquer un animal sauvage, très observateur lorsqu'il s'agissait de s'orienter dans la grande forêt, il avait une mémoire phénoménale lorsqu'il s'agissait de reconnaître un arbre ou une plante. Mais à l'école, les tables de multiplications et les règles de grammaire fuyaient sa mémoire avant même de l'avoir effleurée.

Ses parents ne comprenaient pas. Ses frères pourtant étaient brillants. Ils suivaient tous deux de grandes études.

Le premier, Adam, voulait être médecin.

Le deuxième, Abel, voulait être avocat.

Lorsqu'on demandait à Icare le métier qu'il voulait faire, il répondait sans hésiter :

- Poète.

Tout le monde riait alors très fort.

- Toi poète ? Alors que tu ne sais pas écrire deux mots sans fautes d'orthographe ! disait l'un.

- Toi poète ? Alors que tu ne sais pas faire deux phrases sans fautes de grammaire ! raillait l'autre.

- Allons, lui disait son père, poète ce n'est pas un métier. A ce compte-là, tu pourrais tout aussi bien te lancer dans la peinture!

Et tout le monde riait de plus bel. Pourtant, c'est ce que fit Icare. Il devint artiste peintre. Il peignait de très belles toiles, aux couleurs harmonieuses. Des toiles pleines de poésie.

Tout le monde admirait son talent et ceux qui avaient ri si fort, durent bien reconnaître qu'Icare était doué. Cependant, il passait pour un illuminé. On le traitait parfois de "hippie", sur un ton méprisant. D'une part car il pensait pouvoir vivre de sa peinture. D'autre part car il avait une grande barbe rousse qu'il laissait pousser comme la nature le décidait. Enfin car son mode de vie en surprenait plus d'un.

Icare mangeait peu, n'avait pas de télévision, pas de téléphone, pas d'ordinateur, pas de voiture... Il vivait dans la forêt où il s'était construit une petite maison en bois, avec un circuit d'eau alimenté par la pluie, un réseau électrique alimenté par le soleil, un chauffage alimenté par le bois de la forêt... Il vivait dans un confort sommaire mais tout à fait convenable. Il avait de plus un jardin, dans lequel il cultivait ses fruits et ses légumes, des poules, qui lui donnaient des œufs et parfois un poulet à rôtir le dimanche midi, deux chèvres, qui lui donnaient du lait avec lequel il faisait des fromages, des ruches qui lui donnaient du miel pour sucrer ses tisanes et aussi un four à pain, dans lequel il cuisait une fois par semaine du pain au levain réputé dans toute la région. On venait de loin pour acheter son pain et cela lui permettait d'obtenir un peu d'argent avec lequel il achetait des vêtements ou même parfois quelques menus plaisirs qui lui changeaient son ordinaire : un morceau de bœuf, des sardines,

un peu de vin... Icare passait vraiment pour un illuminé et c'est sans doute pour cela qu'il n'avait pas de femme.

Ses frères eux, étaient la fierté de leurs parents. Ils avaient bien réussi leur vie et vivaient dans l'opulence.

Adam était un médecin réputé, qui gagnait bien sa vie. Il vivait avec sa femme et ses deux enfants dans les beaux quartiers de Paris. Il avait un grand appartement, une femme élégante, deux beaux enfants, une grosse voiture (4 roues motrices, ce qui était très pratique en ville !) et tous les équipements informatiques et téléphoniques dernier cri. On venait de la France entière se faire soigner chez lui. Parfois des malades épargnaient plusieurs mois ou empruntaient de l'argent pour venir le consulter. Même des cas désespérés. Adam était admiré de tous. Il avait réussi sa vie.

Abel était un avocat de renom. Et lui aussi gagnait bien sa vie. Il était marié, avait deux enfants et vivait dans les beaux quartiers de Paris. Pas très loin de son frère. Il avait un loft suréquipé, une femme élégante, deux beaux enfants et une belle voiture (la marque, sans même parler du modèle puisqu'il en changeait souvent, prouvait à tous qu'il avait réussi sa vie !). Abel défendait l'opprimé et on l'avait vu gagner des procès désespérés. Lui-même parfois avait des doutes sur l'innocence de celui qu'il venait de faire relâcher. Mais l'essentiel était qu'il ait gagné. Tout le monde était unanime pour dire qu'il était doué. Abel était admiré de tous. Il avait réussi sa vie.

Souvent, dans les fêtes familiales, Icare se sentait honteux de n'avoir pas réussi sa vie. De n'avoir pas de femme élégante, pas de beaux enfants, pas de grosse voiture, rien qui aurait

montré à tous qu'il avait réussi sa vie. Il se sentait honteux surtout du regard qu'on portait sur lui. Car lui, lorsqu'il peignait dans sa petite maison de la forêt, lorsqu'il travaillait dans son potager, lorsqu'il soignait ses poules, ses chèvres et ses abeilles qui lui procuraient tant de bonnes choses, lorsqu'il allait en forêt collecter des feuilles pour ses tisanes ou des champignons pour accompagner son omelette, il était heureux. Pleinement heureux.

Et on pouvait bien le traiter de hippie ou d'autres noms grotesques, il vivait au plus près de la nature qui lui apportait tant de sérénité. Et il savait que lui, ne transmettrait pas aux enfants qu'il n'avait pas encore, une planète abîmée par les caprices des hommes.

Il était en train de collecter le nectar doré que lui offraient ses abeilles, lorsqu'il apprit la nouvelle. Adam était mort subitement. Crise cardiaque. Trop de stress avait déclaré un confrère. La famille fut abattue. On organisa les obsèques qui devaient se dérouler dans la maison familiale de parents et quelle ne fut pas la surprise, lorsque sa femme arriva au bras de son amant. Même les enfants avaient l'air au courant. On apprit alors que seul Adam ignorait tout de cette tromperie qui durait depuis plusieurs années. Adam fut enterré, sa fortune partagée et on n'en parla plus. Il allait avoir 50 ans.

La vie reprit son cours dans la modeste maison d'Icare et un jour qu'il vendait son pain, il vit arriver une jeune fille à croquer qui lui annonça d'emblée, qu'elle voulait l'épouser. Quelle ne fut pas la surprise d'Icare. Il la regarda longuement ne sachant que dire. La jeune fille lui expliqua qu'elle l'aimait en cachette depuis

longtemps, qu'elle admirait ses peintures et son mode de vie, mais que, lorsqu'elle en avait parlé autour d'elle, on lui avait ri au nez. Et ses parents lui avait interdit de venir voir ce phénomène dont tout le monde se moquait. Elle avait donc attendu d'avoir 18 ans et elle était venue, libre et consentante. Elle voulait l'épouser. Icare y vit un don du ciel et exhaussa son vœu. Il l'épousa et ils se découvrirent tous deux avec un immense bonheur.

Sa jeune épouse décida un jour de faire un grand ménage de printemps dans la demeure de son vieux garçon de mari. Elle tomba par hasard sur une petite pierre sculptée. Elle avait la taille d'une main et un visage y avait été sculpté. Elle interrogea Icare qui lui expliqua en riant que c'était une pierre qu'il avait trouvée et taillée alors qu'il était enfant. Il lui parlait souvent, lui racontait des poèmes ou des histoires qu'il inventait, ce qui faisait beaucoup rire ses frères, qui disaient alors qu'il était vraiment dérangé. La jeune femme le regarda avec toute la tendresse d'une jeune épouse et décida que cette très belle pierre devait être exposée dans la petite maison et non cachée au fond d'un tiroir comme c'était jusque-là le cas.

- Elle nous protégera, j'en suis certaine, dit-elle à son époux. Elle sera comme un talisman.

Icare sourit du plus profond de son cœur. Car c'est toujours ce qu'il avait pensé. Sa pierre était son talisman. Et c'est pour cela qu'il lui parlait souvent. Jusqu'à un soir où il avait pensé, alors qu'il était en train de lui parler, qu'il était un vieux fou. Il avait rangé sa pierre et l'avait oubliée. La pierre dépoussiérée trônait

dorénavant sur la cheminée et elle regardait le jeune couple vivre ses premiers instants de bonheur.

L'arrivée de la jeune femme avait transformé Icare. Il était radieux. Il avait coupé sa barbe rousse, coiffé sa tignasse et son visage s'était éclairci. Les gens ne le regardaient plus de la même façon. Il n'était plus un illuminé mais peut-être bien un avant-gardiste. On parlait beaucoup en effet de pollution, de menaces sur la planète, de crise financière et d'inégalités de plus en plus insoutenables. Mais cela n'affectait pas Icare. Sa femme attendait un enfant et lui, n'avait pas besoin d'argent pour vivre.

Un soir, alors qu'ils étaient tous deux installés devant la cheminée, la pierre sculptée se mit à lui parler. Elle lui demanda de mettre par écrit toutes ces belles choses qu'il lui avait racontées. Icare se pensa d'abord fou et lorsqu'il en parla à son épouse, elle se mit à rire, pas du tout étonnée :

- Tu n'es pas fou, mon doux Icare, ce n'est pas une pierre qui t'a parlé. C'est un talisman. Et tel que je te connais, tu as du lui raconter de bien belles histoires pour qu'elle te parle ainsi.

Icare la regarda avec un amour infini et lui répondit :

- Mon talisman, c'est toi, bien plus que la pierre. Tu es la princesse que je n'aurais jamais osé espérer dans mes rêves les plus fous.

Et il se mit au travail.

Il commença à coucher sur le papier tous les mots qui étaient sortis de son cœur depuis qu'il était enfant.

Lorsque sa jeune épouse lut le manuscrit, elle en fut émue aux larmes. C'était d'une beauté renversante. Transcendante. C'était un nectar divin. Un baume céleste. Le secret du bonheur éternel.

Un matin, Icare était en train de préparer des savons bienfaisants avec des plantes sauvages, lorsqu'il apprit la nouvelle. Abel était mort subitement. Crise cardiaque. Mauvaise hygiène de vie avait dit un médecin. La famille fut abattue. On organisa les obsèques qui devaient se tenir dans la maison familiale des parents. Mais quelle ne fut pas leur surprise de constater que, Abel pas encore enterré, l'épouse et les enfants se déchiraient déjà autour de l'héritage. Abel était bien le seul à ne pas s'être rendu compte que sa famille le méprisait car il avait fait libérer des coupables et enfermer des innocents. Peu lui importait, ce qu'il voulait, c'était juste gagner ses procès. Il allait avoir 50 ans.

La vie reprit son cours dans la modeste maison d'Icare et un jour où il vendait son pain, le facteur lui apporta une lettre. Un éditeur avait reçu son manuscrit et voulait l'éditer. Icare fut très surpris mais nullement fâché quand sa femme lui avoua qu'elle avait été si bouleversée lorsqu'elle l'avait lu, qu'elle l'avait envoyé à un éditeur. Ce fut un succès immédiat et immense. Icare reçut le prix Nobel de littérature et son livre fut traduit dans 120 pays. Même les pays où le peuple ne savait pas lire le réclamaient. Lorsque le livre arrivait, un lettré faisait une lecture sur la place publique où chacun se retrouvait dans la joie et l'allégresse. Icare se retrouva à la tête d'une immense

fortune. Tout le monde se réjouit pour lui et il se trouva subitement avec plein d'amis. Chacun savait ce qu'il devait faire de cet argent. Il aurait enfin une belle demeure. Il aurait enfin une magnifique voiture. Il aurait enfin un portable dernier cri, lui qui n'avait jamais eu aucun téléphone. Icare leur rit au nez et les traita tous d'illuminés. Car il savait ce qu'il allait faire de son immense fortune.

Icare acheta une grande propriété. Son projet était d'y accueillir tous les artistes brimés, qui ne parvenaient pas à vivre de leur art et dont le monde se moquait. Mais il voulait aussi accueillir tous les malades que la médecine moderne n'avait pas réussi à soigner. Enfin, il accueillit tous les innocents qui avaient tout perdu par un mauvais procès. Et les coupables aussi qui n'avaient pu retrouver une place dans la société, à force d'être rejetés. Et dans cette grande demeure, tout le monde travaillait, chacun en fonction de son savoir, de ses envies et de ses capacités. Les uns s'occupaient de l'immense potager. Les autres des ruches qui s'étaient multipliées, de la collecte des fleurs sauvages pour les tisanes et les savons, des poules et des chèvres, et enfin, du pain qui nourrissait autant les corps que les âmes de toute la région.

De nombreux artistes mirent leur art au service des hommes perdus. On vit se développer des ateliers de musicothérapie, où on entendit monter des voix qu'on croyait à jamais écorchées. On vit prospérer des ateliers de couleurs, où on vit naître des arcs-en-ciel d'esprits qu'on croyait à jamais ternis. On vit les prairies se couvrir d'ateliers de bien-être, où on sentit monter un souffle divin des corps qu'on croyait à jamais étouffés. Chacun avait sa place. Dans la grande demeure d'Icare, on entendait

résonner les rires des enfants, comme des médicaments dont chacun se nourrissait. Dans la grande demeure d'Icare, on vit des miracles se produire. Et tous ceux qui avaient ri de cet illuminé se mirent à chanter ses louanges.

Icare était un prophète.

Icare était un sage.

Icare était un guérisseur.

Icare était un bienfaiteur.

Icare était beau.

Icare était intelligent.

On lui trouvait désormais toutes les qualités du monde.

Mais Icare lui, savait qu'il était et resterait à jamais, un modeste poète.

On dit qu'il vécut jusqu'à plus de 100 ans.

La belle du désert vivant

Il était une fois, une petite fille aborigène, nommé Aya. Elle naquit dans une tribu nomade au fin fond du désert australien.

Dans sa tribu, il était de coutume de faire une grande réunion à la naissance de chaque enfant. Tous les convives apportaient un présent qui devait transmettre ses vertus au nouveau-né. On offrait ainsi un lézard qui représentait la vivacité qu'il était nécessaire de posséder pour survivre dans le désert, une peau de serpent qui représentait les différentes étapes de la vie que l'enfant devrait franchir, un œuf d'autruche qui représentait la fécondité afin d'assurer la perpétuation de la tribu, ou encore un cactus, qui représentait la résistance à la vie dure du désert...

Or, le jour de la grande fête en l'honneur d'Aya, on ne put trouver de cactus. Une étrange maladie les avaient tous décimés. La peur planait sur la tribu. La peur de voir la petite Aya mourir avant son heure, par manque de résistance...

Le conseil des anciens se réunit pour discuter de cette étrange situation. On ne pouvait laisser Aya sans protection. Un vieil homme proposa une solution :

- Il suffit qu'on lui offre la branche d'un arbuste du désert, lui aussi très résistant.

Il était sage et avait un immense savoir. Tout le monde se laissa convaincre et la fête se déroula dans la joie et la satisfaction.

La petite fille reçut tous les présents indispensables pour qu'elle ait une vie épanouie.

Aya devint une belle jeune fille au teint doré, à l'œil vif, à la parole pertinente, qui la mettait souvent en désaccord avec son père et les aînés de la tribu. Aya pourtant était appréciée de tous, car elle était habitée d'un souffle vivifiant et contagieux. Ses idées étaient modernes, pleines de bon sens plus que de traditions.

Un jour, elle découvrit une nouvelle plante non loin du campement. Une plante toute petite, d'un vert profond, orné d'aiguillons jaunes et de petites fleurs roses. Lorsqu'elle voulut la toucher, un aiguillon lui transperçât le doigt. Le sang jaillit avec force, ce qui surprit la jeune fille. Elle se mit à rire en s'adressant à la petite plante :

- Ah, mais c'est que tu sais te défendre, lui dit-elle.

C'était la première fois qu'elle voyait un cactus et elle dût bien admettre que si cette plante était fort jolie, elle était en tous cas fort peu aimable !

Cependant, quelques jours plus tard, Aya devint très pâle, elle perdit peu à peu de sa vivacité et sa peau se couvrit de taches jaunes et de pustules roses. Finalement, elle avait fini par s'endormir profondément et personne ne parvint à la réveiller. Ce sommeil dura des jours, des nuits, des mains et des lunes...

Or, sa tribu était nomade et devait se déplacer en permanence pour trouver sa nourriture et ne pas épuiser les ressources. Comment faire avec cette jeune fille endormie ?

Plusieurs solutions furent envisagées : une équipe resterait à la veiller alors que les autres partiraient chercher de la nourriture. Mais alors, comment l'équipe chargée de la surveiller allait-elle se nourrir ? On construirait un brancard en bois pour la transporter. Mais alors, la chaleur écrasante du désert allait épuiser les forces des hommes chargés de la porter. On construirait un abri pour l'y déposer. Mais alors, les bêtes sauvages pourraient venir la dévorer.

Aucune solution n'était satisfaisante...

Tous les convives qui étaient présents à la grande fête de sa naissance furent invités à une nouvelle réunion. Et le vieil homme, qui était devenu très vieux, prit de nouveau la parole :

- La belle Aya doit être déposée dans une anfractuosité de la grande montagne sacrée Uluru. Elle pourra se reposer en paix le temps qu'il lui faudra. Personne n'osera jamais venir la déranger.

Tout le monde convint de la sagesse du très vieil homme.

Ainsi fut fait.

Le sommeil d'Aya dura plusieurs siècles.

Un sommeil peuplé d' v nements saugrenus et de visites surprenantes.

Un jour par exemple, ou peut-être une nuit, alors qu'elle rêvait qu'elle voyageait à travers le monde, elle rencontra un homme bedonnant, le cheveu rare, l'air assuré, qui lui offrit une liasse de billets. Elle savait qu'elle se trouvait dans un pays où les temps étaient difficiles et que cet homme était un politique

influent du pays. A vrai dire, il en était le président. Aya refusa cet argent, arguant qu'elle savait vivre sans. Le grand homme, car c'en était un, insista en lui disant qu'elle en aurait besoin. Il avait manifestement des intentions bienveillantes envers elle. Pourquoi ? Elle ne put se l'expliquer. Peut-être que tous deux étaient des précurseurs dans leur pays. Elle conserva les billets et le remercia chaleureusement.

Elle dormit, dormit et dormit encore.

Un jour, du fond de son sommeil, elle sentit que le monde s'agitait autour d'elle. Elle était pourtant bien à l'abri dans l'ancre du mont Uluru.

Mais des choses s'agitaient dehors.

Combien de temps passa ? Impossible de le dire. Son sommeil était troublé car des choses s'agitaient toujours dehors.

Un matin enfin, alors que le soleil levant parait le mont sacré de couleurs chaudes et accueillantes, Aya sortit enfin de son sommeil.

Elle s'éveilla lentement, doucement, fébrilement, tel un papillon sortant de sa chrysalide. Quelque chose d'irrésistible l'attirait dehors. Elle déploya ses jambes, ses bras, son corps tout entier et son âme pour finir. Elle s'offrit toute entière au soleil levant.

Et lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle le vit. C'était lui. Nul doute que ce qui l'attirait dehors, c'était ce jeune homme, perdu tout seul devant l'immense montagne sacrée. Il la regardait avec respect et Aya sût qu'il était là pour elle.

Ce furent alors des retrouvailles comme s'ils se connaissaient depuis des siècles. Ils quittèrent le mont Uluru et il le mena chez lui, à Sydney.

Il habitait en fait sur le désert d'eau. Il le nommait océan et le qualifiait de Pacifique. Il vivait dessus abrité dans une coque légère, munie d'une drôle de voile. Il appelait sa hutte un voilier et il l'utilisait autant pour rester que pour se déplacer.

L'idée plût à Aya.

Ils passèrent ensemble une première nuit dans le voilier et Aya eût l'impression de se retrouver dans le ventre de sa mère. Le roulis des vagues, douces et bienfaisantes, lui transmirent le sentiment diffus d'une nouvelle naissance.

Cependant, dès le lendemain, son prince charmant l'invita à visiter une tribu d'aborigènes. Sa famille en quelques sortes.

Aya était ravie. Excitée à l'idée de retrouver les siens, après tant d'années.

Ils partirent tous deux de bon matin. Le voyage fut très court entre le bateau et le désert où vivaient les siens. Aya en fut surprise, mais elle ne dit rien. Lorsqu'elle était enfant, le temps du voyage pour retrouver des proches durait toujours plusieurs jours.

Elle découvrit ensuite que les siens ne vivaient plus dans des huttes de feuillages destinées à durer le temps cours et provisoire, nécessaire à la cueillette, à la collecte et à la chasse. Les siens vivaient dans des maisons en dur et ils ne semblaient pas vouloir partir un jour.

En les observant, elle comprit qu'une petite partie de leur journée était consacrée à cuisiner une nourriture qu'elle n'avait jamais vue et qui lui inspirait un certain dégoût. Pas de lézard, pas de baie, pas d'œufs d'animaux sauvages. Uniquement des nourritures difformes et inodores. Son prince lui expliqua que ces nourritures étaient transformées dans des usines avant d'être consommées. Aya n'en saisit mot.

En discutant avec les siens, elle comprit que la majeure partie de leur journée était occupée à consommer un liquide nauséabond appelé alcool, qui n'apportait que confusion et discorde dans la tribu. Elle les interrogea longuement sur le but de cette consommation. Mais aucun ne put lui apporter de réponse convaincante.

D'ailleurs était-ce vraiment sa tribu ? Elle n'y connaissait personne.

Et même si elle reconnaissait dans les peintures qu'ils posaient sur papier, les histoires qu'elle avait entendues enfant, elle sentait bien que l'âme de ces histoires n'y était plus. Elle apprit même qu'ils échangeaient ces peintures contre de grosses liasses de billets semblables à celles de son rêve.

Elle sut alors que le temps du rêve s'était enfui.

Elle réfléchit un instant.

Son prince charmant était là, à ses côtés. Il la regardait avec dépit et néanmoins avec espoir. L'espoir que lui, et lui seul, pourrait lui offrir une vie de bonheur sur son voilier et au creux de ses bras.

Aya avait toujours cru en la modernité. Elle voulut croire en ce nouveau rêve et vint l'embrasser.

Ils repartirent tous deux pour visiter le monde. Ils y vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Ils durent changer de bateau, mais là, c'est une autre histoire.

**CONTES DE
JULIE MEYNARD**

Mr Dick et Lady Pussy

Quand le temps était dans le temps, au milieu des plaines arides de l'immense Arizona vivait un peuple étrange.

Ce que l'on appelle verge, brandon, braquemart, asperge, voltigeur allait, séparément du corps humain, il était libre de manger, boire, dormir à sa guise.

Nous nommerons notre héros Mr Dick.

Le vagin, autrement nommé abricot, fontaine, tunnel d'amour, était à cette même époque pareillement indépendant.

Lady Pussy vivait, tout comme Mr Dick, sa vie.

Mais l'austérité arriva au galop, le village s'appauvrit, on ne trouva bientôt plus rien à manger, la source d'eau se tarit. Et la famine vint avec son lot de maladies et de tristesse.

Mr Dick décida qu'il ne pouvait en être ainsi et partit trouver une solution.

Lady Pussy qui était une amie, s'engagea à le suivre.

Et ils marchèrent, marchèrent, des jours, des nuits, des semaines en ne croisant que des cactus et quelques lézards.

Un matin, ils aperçurent, nichés au milieu des mirages du désert, des toits de huttes.

Enfin ! De la vie ! De l'aide !

Ils coururent tant qu'ils purent jusqu'au village où on les accueillit avec de l'eau et des sourires.

Après quelques échanges de politesse, Mr Dick choisit d'acheter du sel, Lady Pussy du blé à planter. Et ils s'en allèrent retrouver leur village.

Après deux jours de marche, la tempête, si rare en ces contrées, leur tomba dessus.

Mr Dick, affolé, voyant son sel fondre courait dans tous les sens
« Mon sel ! Mon sel ! »

Lady Pussy voyant son ami paniquer, eut alors une idée.

Elle entrouvrit ses deux grandes lèvres nacrées et lui proposa d'y enfourner son précieux sel.

Hop ! Il l'y mit. Lady Pussy remarqua une minuscule grotte et s'y cacha.

La pluie stoppa et ils se remirent en route.

« Mais mon sel ? Donnez le moi donc madame !

- Malheur ! Je ne le retrouve pas..
- Ah coquine, vous me jouez un mauvais tour ! Je ne vous crois pas lady
- Venez donc voir par vous-même »

Mr Dick se raidit, tendit son front au ciel et se jeta à l'intérieur de son amie, chercha, fouilla, en vain.

« Ah continuez mon bon ami, cette recherche me ravit, fouillez fouillez sans vous arrêter, je vous en prie !! ».

Le pauvre Mr Dick, sortit et pénétra de nouveau, cherchant le sel précieux qu'il avait mis tant de temps à trouver, hélas, sans succès.

Lady Pussy, les yeux fermés était à bout de souffle.

De rage, notre héros cracha un long jet blanc, et continua son chemin, abattu.

Depuis, il cherche et cherchera jusqu'à la fin des temps sans doute, ce sel dont il reste qu'un parfum d'océan entre deux lèvres tendres.

Conte sur thème des origines

Au début du temps, il y avait la Terre.

Sur cette terre, des océans, des forêts, des animaux.

Et des hommes, et des femmes.

Mais figurez-vous qu'en ces temps-là, les hommes accouchaient.

Les bébés grandissaient dans leurs ventres pendant quelques mois et tout doucement, descendaient le long des jambes des messieurs.

On pratiquait alors une incision au niveau de la cheville qui les faisait hurler de douleurs.

Il s'agissait de peuples de chasseurs cueilleurs, de fiers nomades qui n'avaient peur que d'une seule chose : tomber enceints.

Quand le Sage-homme du village leur annonçait la nouvelle, les hommes se retenaient de pleurer. Ils devenaient moroses et attendaient en tremblant leur délivrance.

Puis les enfants arrivaient et les cris des hommes résonnaient dans le monde entier.

C'était devenu infernal, la nuit, le jour, le monde retentissait des souffrances des pères.

Les femmes ne pouvaient plus le supporter, elles se réunirent autour du Grand lac.

Elles décidèrent d'assumer la responsabilité des grossesses en pensant s'en sortir mieux que les hommes qui les accompagnaient.

Voilà.

La première femme accoucha, l'enfant apparut d'entre ses cuisses et les cris des hommes s'estompèrent.

C'est depuis ce temps-là que les femmes accouchent, c'est plus simple.

CONTE DE
TANIA VERGARA-BABOT

Marirèneville

Un beau matin de printemps, il y avait comme un parfum de muguet dans les bois. Après un rude hiver, enfin les beaux jours sont là. Un rayon de soleil éblouissait de mille feux. On a l'impression qu'il nous souriait.

Dans cette région agricole où on est à mille lieux du centre-ville, les habitants se connaissent peu et n'ont pas vraiment de lien d'amitié.

Un jour, monsieur le comte décide de partir à la rencontre du voisinage pour mieux les connaître. Chemin faisant, près de la clairière, il découvre une jolie ferme.

Qui a osé construire une ferme sur mes terres sans ma permission, dit Monsieur le comte. Ohhh ! En plus, y' a du monde. Qui sont ses gens ? Qui est cette jeune personne que j'aperçois ?

- Bonjour Madame.

- Bonjour monsieur, répondit la jeune fille. Moi, c'est Marie-Irène, mais mes amis m'appellent Marirène. Et je ne suis pas Madame, mais Mademoiselle, pour vous servir.

Son regard fut court mais aussi très intense et profond.

Ça ne peut être qu'un ange ou peut-être bien une fée. Cette jeune femme a frappé directement au cœur de monsieur le comte. Un vrai coup de foudre.

- Je n'ai pas encore eu l'honneur de vous connaître « Mademoiselle ».

- Je suis la nouvelle fermière, je viens du contré voisin. Je m'occupe du pâturage et des animaux de la ferme. Et vous, à qui ai-je l'honneur ?

- Je suis monsieur le comte.

Il n'a pas osé lui dire qu'elle était sur ses terres.

- Je possède un manoir non loin d'ici. Vous être ma nouvelle voisine.

{Monsieur le conte a beaucoup apprécié le joli sourire de Marirène.

- Pourrai-je vous compter parmi mes invités lors du bal annuel que j'organise.

Pris de panique la jeune femme hésite un instant.

- Je n'ai pas l'habitude d'être invitée avec des gens de haute société. Je ne suis qu'une fermière.

- Je ne souhaite pas vous mettre mal à l'aise au vu des autres invités.

- J'aime bien votre nom, on peut facilement entendre « *Reine* » dans Marirène. Ne vous inquiétez pas vous serez mon invitée d'honneur.

Monsieur le conte très heureux de sa rencontre avec Marirène y pensa toute la journée. Troublé par cette beauté, il en oublie

même les affaires du quotidien. Pendant l'organisation du bal, notre homme assure chaque matin une petite promenade à cheval pour essayer d'apercevoir sa fée. Le jour venu, il sortit sa plus belle tunique et demanda qu'on aille chercher son invitée d'honneur. Mais voilà, arrivé sur les lieux, pas de fée, pas de ferme, juste un champ vierge de toute habitation. Monsieur le conte étonné demande :

- Qu'est-ce qui se passe ? Où est la jeune fille ? Son nom, c'est Marie-Irène, son petit nom Marirène. Et la petite ferme ?

- Quelle jeune fille ? De qui vous voulez parler ? Je ne connais pas de "Marie-Irène" ou de "Marirene". Y a pas de ferme dans les environs ?

- ça fait plusieurs jour que vous vous couchez avec une fièvre élevée. Vous avez peut-être rêvé, lui dit son médecin.

Intrigué, il pense qu'il a vieilli et que son subconscient lui joue des tours.

Seul dans son grand manoir, à son âge, toujours pas d'héritier, ça lui manque de ne pas voir courir des enfants par-ci par-là.

Un jour, il décide de partager ses terres et la moitié de ses biens aux plus démunis.

Venues des villages avoisinants, des nouvelles familles s'installent et profitent de l'occasion pour remercier le riche homme.

Lui espérant que son rêve devienne réalité et qu'il retrouve un jour, peut-être, sa fée qui viendrait s'installer sur ses terres.

C'est alors ,un jour, pendant sa promenade quotidienne, une cavalière à cheval s'approche et lui dit :

- Hé bonjour "monsieur". Belle journée aujourd'hui. Votre monture est magnifique.

- Merci

- Vous allez loin comme ça ? On peut faire la course à travers champ si vous le voulez.

- La course à mon âge, c'est impossible. Mais vous, vous venez d'où comme ça ?

- J'habite avec mes parents. Dans la nouvelle ferme. Mon nom est Marirène.

- J'avais fait le tour des nouveaux arrivants, je ne vous avais pas vue.

Monsieur le comte se pinça la peau pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

- Quand vous êtes venu, j'étais dans l'étable. Je m'occupais des bêtes.

- C'est pour ça que je ne vous ai pas vue. D'ici peu j'organise mon bal annuel. Voudriez-vous être ma REINE.

- Votre reine !

- Oui la Reine de la soirée. Mon invitée d'honneur si vous préférez. A vrai dire. Vous avez une ressemblance très marquée avec une ancienne connaissance. Une personne que

j'ai aimée et je n'ai pas eu le temps de lui dire. En fait, j'ignore si elle existe vraiment, je ne sais pas si j'avais rêvé ou pas.

- Je ne suis qu'une fermière. Je n'ai pas l'habitude d'être invitée avec des gens de la haute société. Mais étant donné que vous me le demandez si gracieusement, ok, je viendrai.

Monsieur le comte était bien obligé de se rendre à l'évidence, dans son rêve, il avait eu une vision. Il venait de retrouver sa fée, les mêmes mots, les mêmes phrases, le même timbre de voix.

Ils sympathisent et deviennent de bons amis et font des projets pour le futur.

Dans un premier temps, des promenades à cheval pour chevaucher à travers champ et mieux se connaître.

Peut-être une coopérative avec les autres voisins pour la vente des produits de la ferme.

Et mieux encore, pourquoi pas une école pour les enfants...

Pour l'organisation du bal, l'homme a fait appel à Marirène qui offrit une aide précieuse pour les préparatifs.

A la grande surprise de la jeune femme, tous les invités ou presque sont simplement le voisinage, mis à part ses cousins d'Amérique qui vont faire le voyage.

De bouche à oreille, le reste de la population s'en donnent à cœur joie aux rumeurs les plus folles.

Parmi les « on dit », on parle de fiançailles de Monsieur le comte avec la jeune femme. Ou peut-être qu'il y a un petit héritier en chemin. Rien de bien méchant et cela fait sourire le comte. Enfin, il se passe quelque chose d'intéressant dans ce village.

Mais l'homme a une p'tite idée secrète, pendant la fête, demander publiquement Marirène en mariage.

L'un des nouveaux voisin demanda à Monsieur le comte, Maintenant qu'il il y a du monde installé ici, va falloir trouver un nom pour ce nouveau lieu-dit. Cette jeune personne a réussi a d'attendrir votre cœur. Vous avez partagé vos terres avec les pauvres et vous êtes un homme heureux et comblé. En honneur à Marirène, je vous propose, si vous le voulez bien, d'appeler ce lieu-dit **Marirèneville**.

- Marirèneville ! Ahhh , fallait y penser. Ok ! Dorénavant on est des Marirènevillois et des Marirènevilloises.

Les cousins d'Amérique ont promis d'écrire un scénario de film sur l'histoire de Marireneville et de ses habitants. Monsieur le conte a toujours un doute, comment est-ce possible de rencontrer en vrai celle qu'on a vu en rêve ? Rêve ou réalité ? Conscient ou subconscient ? Ange ou démon ? Beaucoup de question, mais pas de réponse. Au fond de lui- même, il pense que la vie nous réserve de belles surprises, faire la connaissance de quelqu'un, c'est le destin qui le veut. Ce qui est écrit est bien écrit et se réalise forcément

Et c'est là que vient cette citation : ce que la vie nous réserve, l'eau de la rivière ne l'emporte jamais.